

PROLOGUE

Trois ans plus tôt

Le groupe des cinq, c'est comme ça que tout le monde nous appelle. Il y a Jules, Chloé, Emma, Abel et moi, Matteo. Nous avons toujours été des amis très soudés, car nous avons grandi ensemble depuis notre naissance. Forcément, ça crée des liens. Nos parents forment la première génération du groupe des cinq. Ils se voient presque chaque semaine depuis des décennies. Ils prennent leurs vacances ensemble et, par un heureux hasard (enfin, c'est comme ça qu'ils racontent la légende), ils ont tous eu des enfants la même année.

Aujourd'hui, toute la classe est en sortie scolaire au Louvre avec la prof d'histoire, madame Lenoir. Elle parle depuis une éternité des détails d'un

tableau que personne ne regarde vraiment à l'exception peut-être d'Emma, qui prend des notes dans un petit carnet bleu.

Il fait chaud pour un mois d'avril. Le soleil qui s'infiltré par les verrières alourdit encore l'atmosphère soporifique des salles bondées.

– Je m'ennuie tellement, murmure Abel en mimant le canon d'un revolver sur sa tempe puis sa tête, qui part violemment en arrière quand la balle imaginaire le percute.

Je retiens un rire et réplique :

– T'es bête !

En réaction, il pose sa main sur ses côtes d'un geste excessivement dramatique et se laisse glisser au sol, tandis que je lève les yeux au ciel. Abel et Jules sont deux acteurs en herbe. Mais, là où Jules cherche à imiter ses idoles du stand-up, Abel veut croire qu'un jour il foulera les planches des théâtres ou des plateaux de cinéma.

Madame Lenoir nous fusille du regard. Abel se relève et lui envoie son sourire d'ange, celui qui marche avec presque tous les adultes.

– Désolé, madame, j'ai trébuché.

Elle détourne les yeux, pas tout à fait convaincue, mais trop absorbée par son exposé pour s'attarder plus longtemps sur nous.

– Tu crois qu'on pourrait s'éclipser sans qu'elle le remarque ? me demande Abel.

– Idée parfaite pour se faire coller jusqu'à la fin des temps ! je rétorque en m'assurant que personne ne nous écoute.

– Allez. On est trente élèves. Elle compte jamais. Et je suis sûr qu'il y a des trucs vraiment cool à voir ailleurs.

Le frisson de l'interdit ébroue ma curiosité. Je regarde autour de moi. La classe suit mollement madame Lenoir vers la salle suivante, formant une grappe de raisin informe. Personne ne fait attention à nous. La tentation est forte.

– Tu penses à quoi ? dis-je.

Abel sort discrètement de sa poche un plan du musée, plié et replié tellement de fois qu'il tombe presque en lambeaux.

– Regarde. J'ai vu en arrivant qu'ils font des travaux dans l'aile Sully. Il paraît qu'ils ont découvert un passage secret lors de rénovations. J'ai vu sur TikTok un type qui connaissait un autre type qui bossait ici. Ils auraient trouvé des trucs hyper étranges, potentiellement extraterrestres.

– Mais arrête de te foutre de moi !

– Je te jure.

– Je te connais, je sais que c'est faux.

– Fais comme tu veux, mais, moi, je ne vais pas louper l'occasion de voir ça. T'imagines s'ils ont découvert le cadavre momifié d'un alien ?

– Pfff... Mais n'importe quoi... C'est juste un chantier tout pourri, ton truc.

Il hausse les épaules.

– Comme tu veux, reste à suivre la visite chiante avec les autres. Moi, je vais découvrir ce qu'on veut cacher, me lance-t-il avant de bifurquer dans un couloir adjacent.

J'hésite. J'avoue que, même si je ne crois pas un mot de son histoire d'extraterrestre momifié, l'idée de parcourir des lieux cachés du Louvre, c'est tentant.

Vraiment tentant.

Je jette un dernier regard vers notre classe. Madame Lenoir a disparu dans une nouvelle allée où elle poursuit ses explications sur les différences entre les styles baroque et rococo, ou quelque chose du genre.

– OK, dis-je, le cœur battant. Mais si on se fait prendre, je dirai que tu m'as kidnappé.

Abel me lance un clin d'œil complice.

– Évidemment. Je n'en attendais pas moins de toi, espèce de lâche.

Je lui donne un coup d'épaule, mais l'excitation de l'aventure me donne une énergie nouvelle.

Nous nous dissimulons derrière une colonne, une minute ou deux pour être sûrs que personne ne reviendra nous chercher. Puis, comme deux espions en mission secrète, nous suivons le plan d'Abel afin de rejoindre l'aile Sully. Devant chaque gardien, nous adoptons notre air le plus innocent et nous observons avec un intérêt soudain les œuvres qui nous entourent.

Une odeur indéfinissable de cire, de vieux bois et de poussière nous enveloppe, odeur surannée qui devient celle de l'interdit et de l'aventure.

– Par ici, m'indique Abel en empruntant un couloir moins fréquenté.

Nous nous faufileons entre les visiteurs, deux silhouettes anonymes parmi la foule. À mesure que nous nous éloignons des salles principales, le bruit des conversations s'estompe, remplacé par le son de nos pas qui résonnent sur le parquet.

Abel marche devant, confiant, comme s'il connaissait le chemin par cœur. Je le suis, partagé entre l'excitation et l'appréhension. Une petite voix dans ma tête me répète que c'est une mauvaise idée, que nous allons nous attirer des ennuis, mais je ne l'écoute pas. C'est plus fort que moi. Avec Abel, j'ai toujours cette impression que les règles sont faites pour être contournées, que la vie est plus intense quand on en repousse les limites.

Après plusieurs détours, nous atteignons une zone où les bruits du musée ne sont plus qu'un murmure lointain. Un ruban de plastique rouge et blanc barre l'entrée d'un couloir, avec un panneau indiquant clairement :

« ACCÈS INTERDIT - TRAVAUX EN COURS »

Nous nous arrêtons, confrontés au risque que nous sommes sur le point de prendre. Il ne s'agit plus de s'éloigner du groupe, il s'agit de franchir

délibérément une barrière, d'enfreindre une règle explicite.

– Tu es sûr? je demande.

Abel me regarde, une étincelle dans les yeux. Ce n'est pas juste de l'excitation, mais quelque chose de plus profond, de plus intense.

– Combien de chances on a de découvrir un passage secret dans le Louvre? C'est le genre de truc qu'on racontera quand on sera vieux.

Il a raison. Quand on écoute nos parents lors de leurs soirées arrosées, alors qu'ils pensent que l'on discute à côté sans faire attention à eux, ils passent leur temps à se remémorer les fois où ils ont franchi les limites. Ils les racontent avec force détails et ils en rient. Mais on comprend aussi que tout cela leur manque. La vie est faite de ces moments, ces instants où l'on choisit la liberté plutôt que la sécurité, l'inconnu plutôt que le familial.

Abel regarde autour de nous pour s'assurer que personne ne nous observe, puis se glisse sous le ruban avec une agilité féline. Il se retourne et m'adresse un sourire provocateur.

– Alors, tu viens?

Je prends une profonde inspiration et me glisse sous le ruban à mon tour, ressentant ce frisson particulier qui accompagne la transgression. Le couloir est plus sombre, éclairé par des lumières réduites au minimum. Des bâches blanches

recouvrent certaines sections des murs et l'air est chargé d'effluves de plâtre frais et de peinture.

– On y est, murmure Abel.

– Alors, il est où, ton alien?

– Je suis sûr qu'on va trouver quelque chose d'incroyable.

Nous avançons lentement, à l'affût du moindre bruit qui pourrait signaler la présence d'ouvriers ou de gardiens. Le couloir semble interminable et s'enfonce dans les entrailles du musée. J'ai l'impression que chaque statue, chaque portrait nous observe, tous s'apprêtant à fondre sur nous sous la forme de fantômes translucides et terrifiants.

– C'est par où, ton passage secret?

Abel hausse les épaules.

– Je pense pas que ce mec sur TikTok mentirait...

Je ne suis pas convaincu, mais nous sommes allés trop loin pour faire demi-tour. Nous contournons un échafaudage et nos épaules frôlent les bâches qui pendent du plafond. L'espace se rétrécit, comme si le musée voulait nous empêcher de continuer.

Nous tombons sur une ouverture dans un mur. Une section entière de la paroi a été démontée. Elle révèle un espace sombre au-delà. Des outils sont posés à côté, signe que le travail est toujours en cours, bien que temporairement interrompu.

Abel s'arrête net et je le bouscule, mais ses yeux restent concentrés sur le trou béant.

– Tu vois ! Je te l’avais dit.

Je m’avance prudemment. Un courant d’air frais brasse une odeur de pierre humide et de temps suspendu. C’est comme une porte vers un autre monde.

Abel active la lampe torche de son téléphone. Le passage descend légèrement, puis s’enfonce sous les fondations du bâtiment. J’aperçois aussi des marques profondes qui lardent les murs.

– On dirait qu’un prédateur a laissé les traces de ses griffes acérées, dit Abel en faisant glisser le bout de ses doigts dans les saignées.

– Arrête avec tes idées bizarres ! je lui réponds, angoissé à l’idée qu’il puisse avoir raison.

Abel pénètre dans le couloir étroit. Je reste en arrière un instant.

J’hésite.

– Abel, attends !

Mais déjà sa silhouette disparaît dans les ténèbres, seule la lumière de son téléphone trahit encore sa présence.

– Viens ! C’est dingue, ici !

Je ferme les yeux un instant et sens mon cœur battre contre mes côtes. Puis je me reprends. Si Abel y va, j’irai aussi. C’est aussi simple que ça. Je relève la tête et m’engage dans l’ouverture, obligé de me contorsionner pour passer à travers l’espace exigu.

L’air est différent, de l’autre côté. Plus froid, plus dense, comme chargé d’histoire. La lampe torche

d’Abel danse sur les murs de pierre et révèle des surfaces irrégulières. À cet instant, je pense à Emma. C’est la plus rationnelle de nous cinq. Que penserait-elle en voyant ces marques sur les murs ? Se dirait-elle que c’est un monstre qui s’est débattu ? Non, bien sûr que non. Emma est bien trop réfléchie pour cela. Je tente de me remémorer nos cours sur l’histoire du Louvre et subitement une idée me vient. On doit être dans un ancien corridor de service, étroit mais assez haut pour que nous puissions nous tenir debout. Ces traces sont plus certainement les marques des objets qui ont été transportés à travers les couloirs et qui ont frotté sur les parois.

– C’est peut-être un passage que Napoléon utilisait pour ses rendez-vous secrets, je suggère à Abel.

– Mais non, c’est un truc plus ouf que ça.

Il ajoute un regard faussement désapprobateur.

– Tu n’as vraiment aucun sens de l’aventure.

Il s’avance plus loin dans le couloir et je le suis, avec mon téléphone qui éclaire aussi notre chemin. Nos lumières oscillent et projettent sur les parois des ombres fantomatiques qui semblent presque vivantes.

– T’imagines ? murmure Abel. On est peut-être les premiers à venir ici depuis des millénaires.

– Mais le Louvre n’a même pas mille ans...

– Chut !

Le couloir tourne légèrement, puis s’élargit et débouche sur une petite pièce. Nous éclairons

l'espace, qui ressemble à une ancienne remise. Des étagères couvertes de poussière longent les murs. Chaque planche supporte divers objets qu'il m'est difficile de distinguer.

Abel s'approche.

– Regarde ça.

Je le rejoins, curieux. Il regarde deux statuettes anciennes, l'une ébréchée. Elles sont placées côte à côte : deux hommes dans une posture de combat.

– Castor et Pollux, dit Abel, me surprenant par cette connaissance inattendue. Les jumeaux inséparables.

– Comment tu connais ça, toi ?

Abel hausse les épaules avec nonchalance, mais aussi avec une pointe de fierté dans le regard.

– Ma mère me lisait un livre sur la mythologie grecque quand j'étais petit. Castor et Pollux, c'étaient des jumeaux divins. Quand l'un est mort, l'autre a demandé à Zeus à rejoindre son frère plutôt que de vivre sans lui.

Il y a quelque chose d'étrangement solennel dans sa voix. Il prend l'une des statuettes et la fait tourner doucement sous la lumière de nos téléphones.

– Inséparables même face à la mort, ajoute-t-il doucement.

Un silence s'installe. Les mots d'Abel résonnent dans l'espace confiné.

– Tu penses qu'on peut les prendre ?

– Quoi ? Non ! C'est du vol, Abel.

– Ce n'est pas du vol, c'est... de la préservation, argumente-t-il avec ce demi-sourire qui apparaît toujours quand il tente de justifier l'injustifiable. Regarde, elles sont couvertes de poussière. Personne ne sait qu'elles sont là.

– C'est quand même du vol.

– T'es vraiment pas drôle, Matteo.

Il remet à contrecœur la statuette sur l'étagère et laisse sa main s'attarder sur la surface patinée.

– On pourrait au moins les prendre en photo.

Avant que je puisse répondre, un craquement se fait entendre quelque part dans le couloir. Nous nous figeons, les muscles tendus, retenant nos souffles comme la paire de statuettes.

– Tu as entendu ?

Abel hoche la tête. Son expression a perdu toute trace d'insouciance. Ses yeux reflètent la même peur que celle qui pulse dans mes veines.

Un second craquement retentit, plus proche.

– Quelqu'un vient.

L'adrénaline inonde mon corps. Dans la pénombre, je cherche frénétiquement une issue, une cachette, n'importe quoi. La salle ne comporte qu'une entrée, celle par laquelle nous sommes arrivés. Nous sommes pris au piège.

– Éteins ton téléphone, ordonne Abel en éteignant le sien.

Je m'exécute, les mains tremblantes. L'obscurité qui nous enveloppe paraît presque palpable. Seule une faible lueur provenant du couloir nous permet de discerner vaguement nos silhouettes.

Des pas résonnent clairement. Ils se rapprochent de notre cachette improvisée. Je cherche la main d'Abel dans l'obscurité, un geste instinctif. Nos doigts se trouvent et s'agrippent, fermes et moites de sueur.

– Si on se fait prendre...

– On ne se fera pas prendre, me coupe Abel. Mais son assurance sonne faux, même à mes oreilles.

Un faisceau de lumière balaye le couloir. Nous nous accroupissons derrière l'une des étagères. J'essaye de me faire aussi petit que possible. Mon cœur bat si fort que je suis persuadé que la personne qui approche l'entend.

– Il y a quelqu'un ? tonne une voix grave, celle d'un homme.

Ma main serre celle d'Abel au point que je sens ses os. La lumière terrifiante continue d'approcher. Plus que quelques secondes, et nous serons découverts.

Sans avertissement, Abel lâche ma main et se lève d'un bond.

– Abel, non ! je murmure, paniqué, mais il est déjà hors de portée.

Il s'avance vers l'entrée et se place en travers du chemin de l'intrus, comme un acteur sous les projecteurs.

– Je suis là, je me suis perdu.

Abel se livre délibérément pour me laisser la possibilité de rester caché, de m'échapper peut-être. Son corps mince projette une ombre démesurée sur le mur derrière lui.

– Comment es-tu entré ici ? demande la voix.

J'aperçois un homme massif avec une veste bleu foncé et un badge de gardien de sécurité accroché dessus.

– Je me suis égaré, répète Abel. J'ai suivi un couloir, puis un autre, et je me suis retrouvé ici.

– Ce secteur est strictement interdit au public, réplique le gardien. Il y a des rubans et des panneaux partout.

– Je suis vraiment désolé, dit Abel avec l'air de chien battu qui fonctionne habituellement avec les profs. Je cherchais juste les toilettes, et puis...

Le gardien soupire, un son à mi-chemin entre l'exaspération et la résignation.

– Quel âge as-tu ?

– Douze ans, monsieur.

– Tu es seul ?

Mon cœur s'arrête, mais Abel n'hésite pas une seconde.

– Oui, monsieur, je suis ici avec ma classe, mais je me suis éloigné pour... vous savez.

Le gardien observe Abel un long moment. Je reste immobile derrière l'étagère, osant à peine respirer.

Je suis partagé entre la gratitude pour le sacrifice d'Abel et la culpabilité de le laisser affronter seul les conséquences.

– Ton nom ? demande le gardien.

– Abel.

– Tu vas avoir des problèmes, Abel. Suis-moi.

La silhouette d'Abel s'affaisse. Alors qu'il s'apprête à suivre le gardien, nos regards se croisent brièvement dans la pénombre. Il me fait un discret signe de la main, un geste qui dit clairement : « Reste là, je m'en occupe. »

Mais je ne peux pas. Je ne peux pas le laisser porter toute la responsabilité. Ce n'est pas juste. Cela ne me ressemble pas. Et, avant même de réaliser ce que je fais, je sors de ma cachette et me tiens droit derrière le gardien qui s'éloigne.

– Il n'est pas seul. J'étais avec lui !

Le gardien fait volte-face et tend sa torche vers moi, m'éblouissant. Je plisse les yeux et lève une main pour me protéger.

– Matteo ! s'exclame Abel. Qu'est-ce que tu fais ?

Je m'avance jusqu'à me tenir à ses côtés, nos épaules se touchent presque.

– C'était mon idée, dis-je au gardien. J'ai convaincu Abel de me suivre. La faute est à moi.

– Non, c'est faux, intervient Abel. C'est moi qui voulais explorer. Matteo m'a juste suivi pour s'assurer que je ne ferais pas de bêtises.

Le gardien nous observe l'un après l'autre, avec une expression dans le visage qui trahit son amusement.

– Alors comme ça vous voulez tous les deux prendre la faute sur vous ?

Abel et moi échangeons un regard. Dans ses yeux, je vois la détermination qu'il doit voir dans les miens.

– Oui, monsieur ! répliquons-nous à l'unisson.

Le gardien secoue la tête.

– Eh bien, félicitations. Vous allez tous les deux avoir des problèmes. Donnez-moi vos noms complets et le nom de votre collège.

Nous nous exécutons, conscients que notre aventure touche à sa fin – et pas de la manière glorieuse qu'Abel imaginait. Le gardien nous fait signe de le suivre, et nous lui emboîtons le pas, remontant le couloir obscur vers le musée.

Avant de quitter définitivement cette salle secrète, je lance un dernier regard en arrière. Les statuettes de Castor et Pollux nous observent depuis leur étagère poussiéreuse, silencieux témoins d'un pacte tacite.

Alors que nous marchons côte à côte dans le sillage du gardien, Abel se penche vers moi.

– Pourquoi t'as fait ça, idiot ? murmure-t-il.

– Tu aurais fait pareil.

Un silence, puis un léger rire.

– Ouais, c’est vrai.

Dans cet instant fugace, quelque chose de profond et d’indicible passe entre nous. Une compréhension mutuelle, un lien qui transcende les mots, plus fort que n’importe quelle promesse.

Le couloir débouche enfin sur une section plus familière du musée. Le contraste de luminosité avec notre passage secret est presque douloureux pour les yeux. Des visiteurs nous regardent avec curiosité, deux adolescents escortés par un gardien à l’air sévère.

Je m’attends à ce qu’Abel soit accablé par notre capture, par l’inévitable punition qui nous attend. Mais en réalité un sourire fier flotte sur ses lèvres.

– Ça valait le coup, articule-t-il.

Étrangement, malgré la certitude de finir convoqué chez le directeur, malgré la déception prévisible de ma mère, malgré tout cela, je ne peux qu’être d’accord. Pour ce moment, pour ce lien qui nous unit, oui, ça valait le coup.

Si seulement j’avais su à ce moment-là que, quelques années plus tard, j’allais être incapable d’aider Abel.

Si seulement j’avais su.

CHAPITRE 1

RÉVEIL DOULOUREUX

Je marche aux côtés d’Abel, entouré par un paysage martien, désertique. Il y a quelque chose ici de majestueux, vide et terrifiant à la fois. D’immenses bandes de terre ocre s’intercalent entre des montagnes aux sommets acérés comme des crocs. Il n’y a ni vie, ni son, dans ce no man’s land où même le vent n’existe pas. Au cœur de ce décor de science-fiction, Abel et moi discutons, de tout et de rien, nous sommes les inséparables.

Soudain le pied d’Abel glisse sur une pierre, et il bascule dans une crevasse sans fond. Par réflexe, j’attrape son bras droit avant qu’il ne disparaisse. Je le tiens au-dessus de cet abîme, seule ligne de vie qui le sépare d’une mort brutale. Ses jambes balayent le vide, incapables de trouver appui

sur la paroi abrupte. Je ressens le poids de son corps sur mes épaules, et je vois ma responsabilité dans ses yeux qui me supplient : « Matteo, sauve-moi ! »

Je puise dans mes dernières forces et tire de toute mon âme pour le ramener sur la terre ferme. Je tire et je tire encore à m'en déboîter les épaules, mais il est trop lourd. Nos regards se croisent de nouveau.

– Ne me laisse pas mourir, me supplie-t-il alors que je sens son bras glisser peu à peu entre mes mains.

– Je vais te sauver, hurlé-je tout en tentant de réajuster ma prise.

Mais mes doigts glissent, inlassablement. Mes muscles s'engourdissent alors que je tente une fois de plus de le remonter, mes bras se dérobent, je le vois tomber, puis disparaître dans le vide.

Son cri résonne encore lorsque je me réveille en sursaut, le front trempé de sueur, le cœur battant à tout rompre. Je passe une main tremblante sur mon visage et chasse les dernières bribes de ce cauchemar qui me hante chaque nuit depuis qu'Abel s'est donné la mort. Une nouvelle qui est tombée au cœur de l'été. Depuis, il n'y a pas un jour où je n'ai pas le réflexe de lui envoyer un message sur WhatsApp, avant de réaliser qu'il ne le lira jamais.

– Matteo, ça va ? demande ma mère en entrouvrant la porte de ma chambre.

Son regard inquiet s'attarde sur moi.

– Oui... Heu, pardon, maman, c'est encore ce cauchemar.

– Oh, mon chéri...

Elle s'assied sur le bord du lit et me prend dans ses bras.

– Ça va passer, dis-je d'une voix encore haletante.

Les mots s'étouffent dans ma gorge et je garde les yeux grands ouverts pour tenter de contenir mes larmes avant qu'elles me submergent. Ma mère resserre d'autant plus son étreinte et m'enveloppe de sa chaleur rassurante.

– Le deuil est une épreuve difficile, mon chéri. Mais je suis là, murmure-t-elle.

En cet instant, je pense aussi à mon père. Lui aussi me manque et, contrairement à ce que l'on peut entendre ici ou là, les années n'y ont rien changé.

Ma mère et moi restons ainsi un moment, elle se décale et prend ma main dans la sienne.

– Tu te sens prêt ?

J'acquiesce.

– Alors file te préparer, sinon tu vas être en retard pour ta rentrée.

Je tourne la tête vers le réveil, la lueur rouge projette « 6 h 36, 2 septembre ». Aujourd'hui marque le début de mon année de première, un nouveau